

# Les œuvres de Dieu

Dieu, dans sa sagesse profonde,  
A-t-il tout créé par sa voix,  
Ou si le hasard seul au monde  
Impose aveuglement ses lois ?  
Pour te délivrer de ce doute,  
Homme, vers la céleste voûte  
Élève un moment tes regards;  
Parcours ce magnifique livre :  
Le nom du Dieu qui te fait vivre  
Y resplendit de toutes parts !

Il a bâti cette coupole  
Dont lui seul sait la profondeur,  
Pour être à jamais le symbole  
De son immortelle grandeur.  
Comme un incomparable peintre,  
Des airs il colore le cintre  
Pour le seul plaisir de tes yeux.  
Et, pour tempérer la nuit sombre,  
Il a peuplé d'astres sans nombre  
L'abîme illimité des cieux !

Soumis à la main qui les lance  
Comme des vaisseaux sur la mer,  
Vois-les traverser en silence  
Les solitudes de l'éther.

Vois le grand dieu qui nous anime,  
Comme une poussière sublime,  
Semer, dans les champs azures,  
Ces étincelles vagabondes,  
Ces points brillants qui sont des mondes  
Marchant à pas de mesures !

Vois ce soleil qui sur ta tête  
Décoche au loin ses flèches d'or,  
Qui, des cieux franchissant le faîte,  
Semble orgueilleux de son essor.  
Chaque jour l'aurore l'annonce ;  
La nuit disparaît et s'enfonce  
Dans les profondeurs des enfers,  
Et l'orbe enflamme qui rayonne  
Verse les feux de sa couronne  
Jusqu'aux confins de l'univers.

Vois la lune, astre plus modeste,  
Qui, quand le monde est endormi,  
Paraît dans l'enceinte céleste  
Qu'elle n'éclaire qu'à demi.  
Douce et timide souveraine,  
Sa présence affaiblit à peine  
L'éclat des constellations,  
Et son auréole blanchâtre,  
Comme un feu cache dans l'albâtre,  
Eprend de suaves rayons.

Vois, quand la foudre au loin lancée

Vient d'épouvanter l'univers,  
D'Iris l'écharpe nuancée  
Se dérouler au sein des airs ;  
Vois les nuages dans l'espace  
Tantôt ondoyer avec grâce  
En longues zones de satin,  
Tantôt, montagnes gigantesques,  
Teindre leurs cimes pittoresques  
Des reflets pourpres du matin.

Si tu redescends sur ce globe  
Qui te fut donne pour palais,  
Le Dieu qu'un voile te dérobe  
S'y montre encore dans ses bienfaits.  
Partout de ce maître qui t'aime  
Tu lis la puissance suprême  
En caractères éclatants,  
Et, si ton œil n'était débile,  
Tu verrais son trône immobile  
Sur le grand rivage du temps !

Que de richesses il prodigue,  
Afin d'embellir ton séjour !  
Sa bonté, que rien ne fatigue,  
Les renouvelle chaque jour :  
C'est lui qui sème la verdure,  
Qui donne aux forêts leur parure,  
Qui des champs compose l'email ;  
C'est lui qui gouverne les ondes,  
Et dans leurs cavités profondes

Fait germer l'ambre et le corail.

Dieu seul féconde les entrailles  
Des monts où filtrent les métaux ;  
Dieu seul argente les écailles  
Du poisson caché sous les eaux.  
Quel autre eût dit à la baleine :  
« Ces mers, qu'ébranle mon haleine,  
Te rouleront dans leurs vallons ? »  
Quel autre eût dit au faible arbuste :  
« Je veux qu'un jour ton front robuste  
Brise l'effort des aquilons ? »

Il ceint la panthère qui rôde  
De son vêtement somptueux ;  
Il teint du vert de l'émeraude  
Le corps du boa monstrueux.  
Reconnais sa brillante image  
Dans le cygne au neigeux plumage,  
Dans l'aigle au regard plein d'orgueil,  
Dans la forme du faon timide,  
Dans les crins du coursier numide,  
Dans les pas légers du chevreuil !

Sur la terre où tu te promènes,  
Et dont il t'a créé le roi,  
Les plus imposants phénomènes  
Se reproduisent devant toi ;  
Jusque sous la zone polaire  
Il éternise la colère

De ces volcans majestueux,  
Minés par des fleuves de soufre  
Qui des flancs haletants du gouffre  
Sortent à bonds impétueux !

Quel spectacle plus grandiose  
Que ces inaccessibles monts,  
Où l'hiver engourdi repose  
Sur une couche de glaçons ;  
Qui, de forêts primordiales,  
De vieilles roches colossales  
Environnés de toutes parts,  
Portent au ciel leurs têtes blanches  
Où se forment les avalanches  
Derrière un rideau de brouillards ?

Quel coup d'œil plus beau, plus sublime,  
Que les fureurs des océans,  
Quand le regard plonge et s'abîme  
Dans leurs précipices béants ;  
Quand l'ouragan rugit sur l'onde,  
Que la voix du tonnerre gronde,  
Et qu'à la lueur de l'éclair  
Les vents, dans leurs bruyantes luttes,  
Roulent en liquides volutes  
Les flots verdâtres de la mer ?

Mais près de ces tableaux terribles  
Veux-tu des tableaux gracieux ?  
Des objets presque imperceptibles

Feront le charme de tes yeux.  
La main qui pesa la matière  
Dans les flancs d'un grain de poussière  
Prépare au ciron son abri ;  
La main qui dore les planètes  
Couvre d'éclatantes paillettes  
Le corps du frêle colibri.

Admire la délicatesse  
Du ver luisant et de la fleur,  
Aussi beaux dans leur petitesse  
Que le soleil dans sa grandeur !  
Regarde sur la rose humide  
Dormir la verte cantharide  
Qui réfléchit les feux du jour,  
Ou suis de corolle en corolle  
L'abeille errante qui s'envole  
Et qui s'arrête tour à tour !

Pose sur la feuille embaumée  
Que peint un riche vermillon,  
Comme une escarboucle animée,  
Frémit le léger papillon.  
De quel éclat brille son aile !  
Le rubis enflamme s'y mêle  
Au bleu transparent du saphir,  
Et l'on croit voir, quand il voltige,  
La fleur, abandonnant sa tige,  
Flotter au souffle du zéphyr !

Ainsi l'éternel architecte,  
Qui des cieux créa le géant,  
Daigne encore animer l'insecte  
Sur les frontières du néant !  
Atomes vivants et sensibles,  
Des milliers d'êtres invisibles  
Sont répandus sous le gazon,  
Et le brin d'herbe qu'il habite  
Est comme un monde sans limite  
Pour l'éphémère puceron.

Ici, dans un tombeau de soie,  
Le ver se transforme en oiseau ;  
Là, pour envelopper sa proie,  
L'araignée ourdit son réseau ;  
Plus loin, la fourmi ménagère,  
Qu'une abondance passagère  
N'aveugle point sur l'avenir,  
Avec ardeur emmagasine  
L'épi que la bonté divine  
Lui mit à part pour se nourrir.

Oui, depuis l'astre au front superbe,  
Roi lumineux du firmament,  
Jusqu'à l'insecte qui sous l'herbe  
Trouve le gîte et l'aliment,  
Tout révèle à l'être qui pense  
Une suprême intelligence,  
Un invisible bienfaiteur,  
Dont les mains, ornant la nature,

Sur elle épanchent sans mesure  
La poésie et le bonheur.

Amédée Pommier (1803–1877)